



Sémir Badir

**MAGRITTE
ET LES
PHILOSOPHES**

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Sémir Badir

MAGRITTE ET LES PHILOSOPHES

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

EXTRAIT

Avant-propos

Ceci n'est pas un livre de philosophie mais un essai rédigé à la gloire de la *pensée en images* que René Magritte a mise en pratique par des voies résolument étrangères à la philosophie. Comme cette pensée reste largement méconnue, quoique la peinture qui la soutienne soit célébrée dans le monde entier, j'ai cru pouvoir faire œuvre utile en la comparant à celles des philosophes et en montrant qu'elle n'est pas moins élevée.

Magritte utilisait donc des images plutôt que des phrases pour élaborer sa pensée. Ce n'est pas une chose bien extraordinaire, beaucoup font comme lui. Par exemple, celle qui dit : « Attendez, je vais vous faire un dessin » ; ou celui qui envoie des GIF à ses contacts à partir de son téléphone portable. Mais lui en faisait sa préoccupation première, son activité principale et le but même de son existence. *Tout un art*, en somme, puisqu'il ne suffit pas que la possibilité d'une pensée en images soit acquise, il importe qu'elle se développe et qu'en se communiquant elle nous enrichisse.

En quoi les images sont-elles un moyen de penser, par exemple ?

Elles montrent.

Elles nient.

Elles présentent ce qui est.

Elles se recomposent.

Elles s'expriment librement ou sous contrainte.

Elles rêvent et exaltent le monde.

Comme les phrases des philosophes, les images de Magritte sont aptes à former des idées et à les mettre en valeur par des arrangements particuliers. Certes, on dirait aussi bien que Magritte montre, nie, s'est exprimé, etc., *par les images*. Mais l'important concerne ce « par les images » : ce n'est pas l'homme Magritte en tant que tel (sa vie personnelle) qui peut éclairer ces idées, ce n'est pas non plus le peintre Magritte (le « faiseur de couleurs »), mais le penseur-en-images, qualité pas facile à se représenter, car on est peu habitués à admettre ce que font les images à titre de pensée.

Sur l'étalement d'une pensée en images nous ne savons que peu de choses en effet. Ce sont toujours les mêmes pauvres preuves d'« images mentales » par lesquelles nous sommes supposés penser parfois, à défaut du langage. En comparaison des traités d'argumentation qui décrivent à foison les moyens de la pensée verbale, la pensée en images demeure une région aride et peu explorée ; il n'y a, dans le milieu savant, que quelques sémiologues pour l'avoir arpentée sans épargner leur peine.

Afin de pallier ce défaut de science, j'ai imaginé d'utiliser un moyen économe. En proposant des correspondances entre les questions qui intéressent les philosophes, ces maîtres de la pensée verbale, avec les problèmes auxquels Magritte s'est confronté, j'ai simplement tenté de soutirer un peu de leurs mérites au profit de la pensée en images. D'ailleurs, si j'avais voulu être scrupuleux, le titre

du livre aurait dû se contorsionner en une phrase telle que «La pensée en images de Magritte avantageusement mise en rapport avec quelques pensées philosophiques». Dans ce livre, les philosophes servent d'escortes et d'instruments de faire-valoir, en vue non de penser la pensée en images, prétention comique, mais d'en attester, simplement par les échos qu'elle leur envoie.

La tactique est pourtant délicate car Magritte et les philosophes, c'est un peu comme Suzanne et les vieillards : Magritte a longtemps cherché à se dérober aux regards indiscrets des philosophes. Aussi faudra-t-il user de ruses pour défendre l'intégrité de cette pensée, c'est-à-dire pour ne pas la forcer. Il y a là un paradoxe, j'en conviens. J'aurai à mettre des mots sur les images, et à faire des phrases autour, parfois (souvent) en m'appuyant sur celles qui ont échappé à Magritte lui-même, pour témoigner de l'indépendance de la pensée en images et l'inutilité à employer des mots pour l'interpréter.

Tant qu'on est dans l'allusion biblique, Magritte et les philosophes, ce serait aussi comme Jésus et les docteurs de la loi – ce rapprochement-là l'aurait médusé sans doute! Magritte ne se voulait pas philosophe mais il pouvait se tenir parmi eux, dans leur chambre, en étant à leur écoute et en les questionnant. En tout cas, la bienveillance est de mise. Personne ici ne pense mal ni ne se trompe par principe, mais uniquement par accident.

Précisons encore, avant de nous y mettre, que Magritte penseur dans son atelier n'était pas le contemporain des philosophes qui professaient alors à l'université mais bien le voisin de sa bibliothèque. C'est pourquoi les philosophes qui m'ont paru mettre en valeur le plus heureusement sa

pensée font partie de notre héritage culturel, de Platon à Sartre.

Enfin, je n'ai pas ordonné les chapitres en vue d'une histoire, car je ne voudrais pas donner à croire que la pensée en images de Magritte soit assimilable à une « thèse ». Qu'on se prépare simplement à un parcours de découverte – les *sites pittoresques* n'auront jamais si bien porté leur nom que pour cette visite*.

* Mais où sont passées les images? Le bon vouloir d'un ayant-droit n'a pas permis qu'elles soient reproduites dans ce livre. Heureusement, Internet regorge d'expédients.

Chapitre 1
MONTREUR (MAGRITTE ET WITTGENSTEIN)

« Interpellé par l'un des académiciens qui l'interroge sur la genèse de son "art", [Magritte] se récrie qu'il n'est pas un artiste, qu'il refuse cette appellation, qu'il est un homme qui pense et qui communique sa pensée par les moyens de la peinture comme d'autres la communiquent par la musique, la parole, etc. »

Magritte n'a pas répondu à la question de l'académicien. Il aurait pu le faire, s'il avait voulu. La question n'était pas sans intérêt, elle se prêtait à toutes sortes de prises et aurait pu mettre son «art» en valeur. Il a préféré admonester l'académicien. On ne saura pas ce qui a provoqué, chez Magritte, une si rude défensive. Il est vrai que dans les lieux institutionnels on se fait, peu ou prou, le représentant d'une catégorie de personnes, même abstraite, on appartient à sa caste, sa profession, sa vocation. Et on ne le fait pas toujours volontiers. Magritte a refusé cette fois-là, de manière abrupte, l'appartenance qui se prêtait à lui, il a dénoncé un pouvoir qui cherchait, sans doute innocemment, à le mettre à sa place. Il l'a refusé de manière d'autant plus nette que le pouvoir de cette institution-là, une «Académie», était redoublé par celui des mots, ces administrateurs de la catégorisation.

L'essayiste qui s'apprête à commenter l'œuvre de Magritte gagnerait à considérer cet incident diplomatique à titre d'avertissement. Il s'apprête à user d'un pouvoir que Magritte n'accueillait pas avec bonhomie. Aussi son commentaire se doit-il d'être critique, dans une liberté surveillée par la contrainte du langage.

En l'occurrence, le lieu commun dénoncé par Magritte est que la peinture conduise à l'art. Pour remettre en cause ce présupposé dans la question de l'académicien, Magritte a recouru à la distinction entre moyen et finalité. La peinture n'étant qu'un moyen, la finalité associée à ce moyen demeure ouverte. L'ambition de Magritte est de penser au moyen de la peinture, comme le ferait, mettons, un philosophe au moyen des mots. Mais qu'est-ce qu'un homme qui exprime sa pensée par les moyens de la peinture? Est-ce que cela ne pourrait pas être, en fin de compte, un artiste? C'est ce que Magritte laisse entendre ailleurs, car la catégorie des artistes ne semble pas l'avoir dérangé de manière constante : « Un lien existe entre les philosophes et les artistes : ils défendent la cause de l'esprit. »

Il y a pourtant quelque risque à l'admettre. Considérons par exemple, chez un commentateur qu'on ne saurait soupçonner de négligence, Ralf Schiebler, le titre de la monographie qu'il consacre à Magritte : *Kunsttheorie René Magrittes*. N'est-ce pas prendre un risque inconsidéré que d'avancer une « théorie de l'art » chez le peintre Magritte? C'est comme si, appliquée à l'étude d'un philosophe, quel qu'il soit, on rapportait toujours une « théorie du langage » du seul fait que le philosophe s'exprime par des mots. N'y a-t-il pas mieux à en apprendre? Et quand bien même la pensée développée par Magritte pouvait être qualifiée

de théorie de l'art, cela ne saurait découler, par une sorte d'entraînement automatique, du fait que cette pensée se manifeste au moyen de la peinture, tout de même que la théorie du langage que peut avoir conçue un philosophe n'est pas déterminée de manière absolue et irréfutable par le fait que cette théorie se soit formulée en mots. Préciser l'objet de la pensée en images de Magritte, voici une question digne d'intérêt pour un philosophe, c'est-à-dire pour quelqu'un qui aime à représenter sa pensée en mots.

Ceci étant posé en guise d'horizon d'attente, nous pourrions commencer, afin d'améliorer nos moyens d'exploration, par examiner la présentation que Magritte fait de lui-même comme « un homme qui communique sa pensée par les moyens de la peinture ». Cette présentation nous apparaît, avec le recul de l'histoire, pour le moins incomplète. Magritte, assurément, a également communiqué sa pensée par les moyens de la parole et de l'écrit, autrement dit par le moyen des mots. Les *Écrits complets*, établis et annotés par André Blavier, témoignent de l'ampleur qu'a prise cette communication verbale et de l'accompagnement que les textes (publications, manuscrits, correspondances privées et transcriptions d'entretien) ont accompli tout au long de l'œuvre peint. À ces écrits, pour la pensée de Magritte, nous pourrions prêter une attention égale à celle que nous portons aux peintures pourvu que le statut *artistique*, décerné aux peintures et dénié, à tout le moins peu assuré, pour les écrits, n'ait rien à faire avec la médiation qu'ils opèrent à l'égard de la pensée. Il y aurait, il est vrai, un argument plus vigoureux à faire valoir pour favoriser la peinture sur l'écrit chez Magritte, et cet argument se déduit de ce qu'en dit l'intéressé, à savoir

que, dans les écrits, la pensée n'est traitée que de « manière académique », pour ainsi dire froidement, alors que dans la peinture, c'est l'inspiration qui la fait advenir. Mais cet argument entre déjà si fortement en relation avec l'objet développé par la pensée de Magritte qu'il vaut mieux le découvrir que de le prendre pour point de départ.

Certes, je ne prétends pas qu'en explorant la pensée de Magritte par ses écrits, nous puissions épuiser, ni même rendre compte, de ce que les peintures auraient à nous dire. Mais, en donnant droit de cité aux écrits de Magritte, je rejette un jugement à l'emporte-pièce, typique des philosophes, qui permettrait de négliger ce que ces écrits donnent à penser pour le motif qu'ils ne seraient pas « à la hauteur » de ce qui est communiqué par les peintures. Il me semble que le cas singulier que présente Magritte – car il existe peu de peintres qui aient revendiqué aussi véhémentement que lui le statut de penseur – nous oblige à suspendre tout jugement *a priori* sur la « qualité de pensée » contenue et dans les écrits et dans les peintures, et à envisager au contraire les spécificités propres à ces deux moyens d'expression (sans oublier du reste que les tableaux de Magritte comportent pour la plupart un titre et sont de ce fait eux-mêmes des œuvres syncrétiques).

En outre, à exercer notre attention sur les écrits de Magritte, je vois un avantage évident. C'est qu'ils rencontrent notre propre moyen de pensée. Les risques de traduction et d'interprétation, dont Magritte a entendu se garder avec acharnement, en sont réduits à des marges herméneutiques et philologiques connues, ce qui est loin d'être le cas pour la pensée en images. Nous pourrions d'ailleurs tirer profit d'éventuelles maladresses,

d'atermoiements ou de contradictions que les écrits manifesteraient dans la pensée de Magritte (André Blavier va jusqu'à faire l'hypothèse, à la fois exorbitante et séduisante, d'un *mal écrire* ou d'un *contre-écrire* chez Magritte, c'est-à-dire d'une poétique délibérée qui convienne à sa pensée). Notre parcours dans l'œuvre ne sera pas fait d'autre chose : hésiter, douter, questionner – tels sont les moyens de l'essai critique.

Une coïncidence

Après ces préalables généraux, j'en viens à la petite bande de terrain que je souhaite explorer dans le présent chapitre. Elle est balisée par deux verbes, *dire* et *montrer*, dont l'opposition marquée dans les écrits de Magritte, selon ces termes même ou d'autres voisins, indique qu'ils participent à sa pensée. Ces prédicats verbaux suscitent une rencontre inattendue, et même improbable, avec la pensée d'un philosophe et logicien viennois qui écrit en prison, ainsi que le rapporte la légende, un opuscule intitulé *Logisch-Philosophische Abhandlung*, paru en 1921, et mieux connu depuis à travers le titre latin de sa traduction anglaise, parue quant à elle un an plus tard, *Tractatus logico-philosophicus*. Je fais évidemment allusion à Ludwig Wittgenstein. Dans le *Tractatus* en effet on trouve une distinction faite entre dire (*sagen*) et montrer (*zeigen*) que Wittgenstein considère précisément comme l'« argument principal » du livre et du reste comme un « problème cardinal de la philosophie ». Ce qu'il y a à attendre d'une telle rencontre est une mise en dialogue, susceptible de porter un éclairage sur la théorie de l'image de Magritte comme sur la « théorie de logique » de Wittgenstein, dès

lors que les projets respectifs du peintre penseur et du philosophe logicien semblent situés aux antipodes l'un de l'autre, bien qu'ils insistent tous deux sur la nécessité de distinguer dire et montrer. À quoi donc peut être due cette étrange coïncidence ?

Dans le cas de Wittgenstein, l'insistance porte sur la mise en évidence du concept prédicatif de montrer. Qu'une proposition *dise* quelque chose, c'est ce qui est supposé admis par tout un chacun. L'originalité du *Tractatus* consiste à prétendre qu'une proposition logique est capable de *montrer* quelque chose, au lieu de la dire. Le philosophe pose une antinomie associée à ces fonctions prédicatives, de sorte que « ce qui *peut* être montré ne *peut* être dit ». Bientôt il en tire pour conséquence que « les propositions de la logique ne disent rien », et certaines parmi elles (à savoir la tautologie et la contradiction) montrent précisément qu'« elles ne disent rien ». On voit, à partir de ces quelques citations, à quel point importe la distinction du dire et du montrer dans le *Tractatus* : elle conduit à une opposition de concepts suffisant à spécifier les propositions logiques vis-à-vis d'autres propositions, en particulier à l'égard des propositions issues de la langue ordinaire.

En regard, voici ce que Magritte écrit à André Bosmans en décembre 1963 :

« Les images peintes sont l'égal de la parole, sans se confondre avec elle. Ce que l'image peut montrer, la parole peut le dire, ce que dit le langage, l'image ne peut le montrer. Ce que les images peintes "montrent" et ce que la parole "dit" sont cependant (peuvent être cependant) *une même chose*. Mais transposer en *dire* ce

qui est *montré* (ou transposer en montré ce qui est dit) ne consiste pas en une “traduction” dont on aurait les termes équivalents, une sorte de dictionnaire images – paroles, paroles – images. La “transposition” est une *rencontre* qui ne résulte que d’une création égale à celle de la chose à transposer.»

Propos très riches, qui mettent en relation des éléments essentiels de la pensée magriltienne – à savoir l’image peinte, la chose à transposer, ainsi que la création par quoi elles se rencontrent –, et qui mettent aussi en évidence la difficulté même de cette pensée, quand elle emprunte aux moyens verbaux, dans le flou de ce qui pourrait différencier une *transposition* et une *traduction*. N’en retenons pour le moment que ce qui est utile à établir la mise en parallèle avec la distinction posée par Wittgenstein : premièrement, ici aussi le distinguo entre dire et montrer sert à isoler l’objet central de la réflexion vis-à-vis du langage ordinaire : celui-ci *dit* quelque chose, tandis que l’image peinte *montre*; et, deuxièmement, ici aussi il est question d’une transposition entre les deux prédicats à partir d’un objet prédiqué (la chose dont on parle et que l’on montre) éventuellement commun. Mais, alors que chez Wittgenstein la possibilité de cette transposition, aussitôt qu’évoquée, est déniée («ce qui peut être montré ne peut être dit»), chez Magritte la transposition est admise non sans d’expresses réserves. En somme, elle semble concédée, réservée à certains cas et dans un certain sens (*ce que l’image peut montrer, la parole peut le dire, [mais] ce que dit le langage, l’image ne peut le montrer*); elle demeure légitime, toutefois, en raison de l’objet prédiqué, dont il n’est pas remis en question qu’il puisse être *une même chose...*

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	5
<i>Chapitre 1</i>	
MONTRER (MAGRITTE ET WITTGENSTEIN)	9
Une coïncidence	13
Montrer en unissant	16
À l'image de la logique du monde	21
Transcendance, mystère, silence	24
Expliquer	25
<i>Chapitre 2</i>	
NIER EN IMAGES (MAGRITTE ET SARTRE)	29
Une question du regard	30
Huit tableaux de la période noire	31
Le regard d'une question	44
<i>Chapitre 3</i>	
LA PEINTURE (MAGRITTE ET PLATON)	49
Épreuve phénoménologique	49
Épreuve sémiologique	53
Épreuve métaphysique	59
L'Idée	69
<i>Chapitre 4</i>	
LA COMPOSITION (MAGRITTE ET KANT)	75

Études préparatoires, commandes, objets manufacturés : trois motifs triviaux de recomposition	78
Un dernier motif de recomposition : la multiplicité des solutions à un problème	83
La série du <i>Jockey perdu</i>	89
L'Image	93
<i>Chapitre 5</i>	
LA LIBERTÉ (MAGRITTE ET HEGEL)	97
L'artiste et ses pissotières	98
Monter un coup à Paris	100
Clefs et portes	103
Détruire, libérer	109
Le plaisir de la matière	114
<i>Chapitre 6</i>	
ÉCLAIRER (MAGRITTE ET NIETZSCHE)	121
L'esprit et la réalité « extramentale »	124
L'intellect et l'art	128
Apollon et Dionysos	132
Le sentiment et le symbole	138
Derrière l'image	144
<i>Épilogue</i>	
LE LANGAGE (FOUCAULT ET MAGRITTE)	149
<i>Ceci n'est pas une pipe</i> , tableau, livre	154
NOTES	163

MAGRITTE ET LES PHILOSOPHES

mai 2021

L'œuvre de René Magritte est très populaire, c'est sûr. Pourtant, les théoriciens de la peinture affichent parfois à son égard un certain dédain. Mauvaise peinture, ose-t-on dire. Chacun en juge comme il l'entend... mais ces critiques ont-ils saisi l'intention attachée à cette œuvre? Car un travail de la pensée la traverse. J'irais jusqu'à dire que l'œuvre de Magritte est cela même : l'exercice d'une pensée en images.

Dans ce livre, je propose une enquête. Prenant appui sur les dits et écrits du peintre, je tente de retrouver cette pensée en images. En eux-mêmes les tableaux n'y donnent pas accès : on aurait beau les interpréter, on ne découvrirait pas encore leur nécessité. Alors je les mets en rapport avec des concepts philosophiques. Je montre, à partir de sept études, que les images créées par Magritte sont comparables à des arguments et qu'elles témoignent, au sein de l'œuvre, d'une ressemblance avec la réflexion de philosophes tels que Platon, Kant, Hegel, Nietzsche, Wittgenstein ou Sartre, sans compter Michel Foucault.

Sémir Badir

Titulaire d'un mandat permanent du Fonds National belge de la Recherche Scientifique et maître de conférences à l'université de Liège, Sémir Badir applique l'étude sémiologique au bénéfice des sciences humaines, des lettres et des arts.

EAN 9782874498749

ISBN 978-2-87449-874-9

176 pages – 16 €

HARMONIA MUNDI *livre*

www.lesimpressionsnouvelles.com